



Université Ferdowsi de Mashhad

Faculté des Lettres et des Sciences Humaines

Département de français

Mémoire en vue d'obtention de Master en Langue et Littérature françaises

## **Du voyage physique au voyage intérieur**

### **Une étude comparative de *Désert* de J.M.G. Le Clézio et *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de Michel Tournier**

Présenté par

Saeedeh HOSSEINZADEH

Sous la direction de

Madame le Docteur Maryam SHEIBANIAN

Maître assistante de langue et littérature françaises à l'Université Ferdowsi de Mashhad

Professeur conseiller

Madame le Docteur Tahereh KHAMENEH BAGHERI

Septembre 2016



---

## **REMERCIEMENT**

Je tiens d'abord à remercier Madame le Docteur Sheibanien pour toute l'aide et les conseils précieux qu'elle m'a donnés, ainsi que pour son amabilité et sa patience pendant toute la période de l'écriture de ce mémoire.

Je remercie également Madame le Docteur KHAMENEH BAGHERI professeur conseiller de ce mémoire pour l'honneur qui m'a fait en acceptant de diriger ce travail.

J'exprime toute ma reconnaissance aussi envers les membres de jury, Monsieur le professeur Azari, et Monsieur le Docteur Vossoughi pour avoir bien voulu accepter de présider le jury de ce mémoire.

Enfin, j'adresse mes remerciements à mon mari et à ma famille pour leur immense soutien.

---

*A*

*Ma petite fille*

*Fatima*

---

# TABLE DES MATIÈRES

|                                                                         |           |
|-------------------------------------------------------------------------|-----------|
| <b>Remerciments .....</b>                                               | <b>3</b>  |
| <b>Introduction.....</b>                                                | <b>6</b>  |
| <br>                                                                    |           |
| <b>I. Fonction séparationnelle .....</b>                                | <b>12</b> |
| I.1. Du lieu profane au lieu sacré .....                                | 13        |
| I.2. La solitude : le fruit du voyage physique.....                     | 17        |
| <br>                                                                    |           |
| <b>II. Fonction mortelle .....</b>                                      | <b>28</b> |
| II.1. Purification.....                                                 | 28        |
| II.2. La mort symbolique.....                                           | 33        |
| <br>                                                                    |           |
| <b>III. Fonction évolutionnelle.....</b>                                | <b>44</b> |
| III .1.Les initiateurs.....                                             | 45        |
| III .2. L’animalité, caractère des héros tournoiérien et leclézien..... | 51        |
| III .3. La métamorphose des héros.....                                  | 57        |
| <br>                                                                    |           |
| <b>Conclusion.....</b>                                                  | <b>64</b> |
| <b>Annexes.....</b>                                                     | <b>74</b> |
| <b>Bibliographie .....</b>                                              | <b>77</b> |

---

## INTRODUCTION

Le voyage est depuis toujours l'un des thèmes privilégiés de l'écriture romanesque. Son attirance s'exerce surtout dans la découverte d'un nouveau monde grâce au héros voyageur. Cette découverte s'accompagne parfois du changement intérieur du personnage, qui, au terme de son périple, ne ressemble guère à ce qu'il était au début. L'auteur arrache le personnage à son lieu d'origine et le met dans un lieu culturellement différent. Ce déplacement mène le personnage à faire une quête de vérité. De ce fait, le déplacement apparaît comme une épreuve. Ainsi, le personnage confronte de multiples dangers physique et psychologique qui font de lui un autre homme. Parmi les écrivains phares de cette catégorie de roman, appelé initiatique, les noms de deux auteurs contemporains s'illustrent particulièrement. Il s'agit de Jean-Marie Gustave Le Clézio et Michel Tournier.

On peut considérer *Désert* et *Vendredi ou les limbes du Pacifique* respectivement comme les deux ouvrages les plus représentatifs de Le Clézio et de Tournier à avoir traité le thème de l'initiation. Dans les deux œuvres étudiées, le voyage est lié à l'initiation, car comme Corinne François l'affirme « tout voyage est une initiation, toute initiation est un voyage <sup>1</sup> ». Le parcours de chaque protagoniste incarne parfaitement cette définition de l'initiation où celle-ci est « le commencement d'un état qui doit amener la graine, l'homme à sa maturité, à sa perfection et comme la graine il doit mourir pour renaître <sup>2</sup> ».

Malgré la richesse que ces romans offrent aux études de l'initiation, ils n'ont jamais fait l'objet d'une étude comparative pour connaître le rôle du voyage physique dans la réalisation du voyage intérieur du personnage. Simone Vierende dans son ouvrage *Rite, Roman, Initiation* (1973) et Arlette Bouloumié dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier* n'ont traité que brièvement les étapes d'initiation dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, tandis qu'à notre connaissance, aucune recherche ne s'est attardée sur ce thème dans *Désert*.

---

<sup>1</sup> Corinne François, *Désert*, Jean-Marie Gustave Le Clézio, Paris, Bréal, 2000, p. 91.

<sup>2</sup> Simone Vierende, *Rite, Roman, Initiation*, Grenoble, Presse Universitaire de Grenoble, 1973, p.7.

Simone Vierne révèle trois phases dans la structure de tous les rites initiatique auxquelles nous nous référons<sup>1</sup> : la préparation, le voyage au-delà et la renaissance. La phase de « préparation » sépare le néophyte du monde profane et le met dans un état d'attente et d'angoisse pour préparer son esprit aux révélations sacrées. Le « voyage au-delà » peut prendre une forme symbolique : l'engloutissement dans la Terre-Mère comme une descente aux enfers ou l'engloutissement par le monstre<sup>2</sup>. L'entrée dans le domaine des morts se fait par une perte de conscience qui arrive à l'initié par la prise d'une boisson magique, par l'extase, ou même par la piqûre d'un insecte, *etc.* Les novices se donnent aux diverses épreuves d'endurance comme le jeûne, la fatigue, le froid. La mort met le néophyte dans un état d'anéantissement qu'on appelle en général le *regressus ad uterum* dans les textes initiatiques<sup>3</sup>. Enfin, la « renaissance » sera réservée à celui qui aura surmonté les épreuves. Cette renaissance est la transformation radicale de l'initié. En effet, un être nouveau, différent, vient à la vie.

*Vendredi ou les limbes du Pacifique* est une réécriture de *Robinson Crusoé*. Tournier explique le motif de ce choix : « j'ai lu tout en gardant à l'esprit ce que j'avais appris sur l'ethnographie, le langage, la notion de sauvage et celle de civilisé. Et je me suis dit : voilà le sujet. Il faut faire un nouveau *Robinson Crusoé* en tenant compte des acquisitions de l'ethnographie<sup>4</sup> ».

Il a recours à cette « semence du mythe<sup>5</sup> » pour le faire atteindre à sa perfection. Robinson est représenté comme « un personnage mythologique » dans *Le Vent Paraclet*. D'une part, le roman raconte l'histoire du naufrage de Robinson qui se passe le 30 septembre 1759. D'autre part, il nous expose l'évolution intérieure d'un homme solitaire appartenant au monde moderne. En effet, l'auteur veut nous montrer la condition de l'homme d'aujourd'hui confronté à la solitude dans le monde industriel.

Mais ce qui distingue *Vendredi ou les limbes du Pacifique* de *Robinson Crusoé* de Daniel Defoe, c'est l'inversion des valeurs. Dans *Robinson Crusoé*, l'auteur voulait apprécier les aspects

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 17.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 22.

<sup>3</sup> *Ibid.*

<sup>4</sup> Fabienne Epinette- Brengues, *Etude sur Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Paris, Ellipses, 1998, p. 29.

<sup>5</sup> Michel Tournier, *Le Vent Paraclet*, Paris, Gallimard, 1977, p. 216.

positifs du monde moderne : la supériorité de la race blanche et la priorité de la civilisation occidentale. C'est pourquoi Robinson apprend à Vendredi les coutumes des hommes civilisés, tandis que dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, cet indien prend le rôle d'un initiateur pour Robinson. D'après Bouloumié, « l'inversion se montre créatrice ; Vendredi est l'initiateur ; il ouvre la voie vers l'homme nouveau qui, oubliant la civilisation, peut accéder à l'innocence <sup>1</sup> ». Le rapport entre Robinson l'homme civilisé et cet homme primitif fait de Robinson un bon sauvage.

Dans *Robinson Crusoé*, le naufrage prive Robinson des faveurs du monde industriel, tandis que dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, ce désastre donne au personnage principal l'occasion de profiter d'un retour aux origines. Ainsi, peut-on considérer le roman de Daniel Defoe comme « le roman d'éducation » et celui de Tournier, « le roman de confrontation <sup>2</sup> », comme lui-même le propose dans *Le Vol du vampire*. En réalité, Tournier voulait condamner la civilisation moderne et encourager valoriser la vie naturelle.

De même, au niveau de l'intrigue et de la structure du récit, Tournier fait des changements pour rendre certains faits plus significatifs. L'aventure du héros se passe un siècle plus tard. Dans le roman de Defoe, le narrateur est Robinson, tandis que le récit est écrit à la troisième personne dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*. Le Pacifique comme le lieu où l'histoire se déroule n'est pas choisi par hasard par l'auteur : « le Pacifique est le lieu mythique, à l'océan de la civilisation, où l'on peut encore rencontrer le bon sauvage <sup>3</sup> ». Il ajoute l'épisode de l'amour avec Quillai, la découverte des mandragores, la combe rose et toutes les citations précises de la Bible. L'explosion aussi est un événement nouveau qu'à partir duquel l'auteur montre la victoire de la nature contre la modernité. Tournier supprime aussi les aventures préinsulaires et postinsulaires du héros qui font la moitié de *Robinson Crusoé*.

Dans *Désert*, Le Clézio évoque l'histoire des hommes bleus du Sahara qui sont massacrés par les troupes de l'armée française lors de la colonisation du Maroc, entre 1909 et 1912. Dans ce récit, on suit les nomades dans leur voyage du sud vers le nord et on voit à la fin qu'ils reviennent de nouveau au sud où ils rencontrent leur destin voué à l'échec et à l'extermination.

---

<sup>1</sup> Arlette Bouloumié, *Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*, Paris, Gallimard, 1991, p. 87.

<sup>2</sup> Michel Tournier, *Le Vol du vampire*, Paris, Gallimard, 1981, pp. 140-141.

<sup>3</sup> Arlette Bouloumié, *Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*, op. cit., p. 64

Parmi ces nomades, Nour, un jeune garçon est un disciple du vieux cheikh et sera le témoin du massacre. Parallèlement à ce récit, Le Clézio raconte l'histoire d'une jeune fille, Lalla Hawa, qui est descendante des guerriers bleus et qui expérimente au cours de ce récit, la vie dans deux milieux différents : d'abord dans le désert et puis dans la ville, avant de retourner enfin au lieu de son enfance, le désert.

Dans ces deux récits, le voyage commence avec le désir d'un ailleurs<sup>1</sup>. Dans le premier récit, les nomades voyagent vers le nord pour parvenir à la terre promise et dans le deuxième, Lalla part vers la ville à la recherche du pays de l'autre côté. Ce voyage physique prend la forme d'une quête spirituelle qui amène les héros à une connaissance d'eux-mêmes, à une quête des origines<sup>2</sup>. Ce déplacement permet à Nour et à Lalla d'atteindre l'âge de maturité : Lalla devient une femme et Nour devient un jeune homme au bout de son itinéraire. A la fin de l'histoire, les nomades découvrent que la terre promise est le désert, de même Lalla voit son bonheur dans le retour aux sources ancestrales. Le parcours initiatique de Robinson représente des similarités avec celui de Lalla, c'est pourquoi nous avons décidé de faire une étude comparative entre les deux récits.

Le Clézio oppose dans l'histoire de Lalla, la nature à la civilisation. Cette confrontation est particulièrement sensible, lorsque Lalla passe une partie de son voyage dans la ville. L'auteur met en cause la société moderne, où l'homme est accablé de préoccupations matérielles. Il invite ainsi à un retour aux origines pour vivre en harmonie avec les éléments de la nature.

Un autre point intéressant qui attire l'attention dans l'étude des romans de notre corpus, ce sont les différences formelles qui existent entre les itinéraires parcourus par les personnages. Ainsi, si le naufrage arrache Robinson de la société moderne pour l'initier et le faire renaître en bon sauvage, le voyage de Lalla se fait dans une direction inverse : elle quitte d'abord le désert pour découvrir la ville et expérimenter ensuite la renaissance au moment de son retour à son lieu d'origine.

Dans notre recherche, nous tenterons d'examiner l'impact du voyage matériel dans la préparation spirituelle des néophytes. Notre analyse s'effectue dans le but de répondre à trois

---

<sup>1</sup> Corinne François, *Désert*, Jean-Marie Gustave Le Clézio, *op. cit.*, p. 90.

<sup>2</sup> *Ibid.*, p. 91.

---

questions principales : Quels sont les éléments qui transforment un simple déplacement en parcours initiatique ? Quel rôle joue l'itinéraire parcouru dans l'évolution des personnages ? Et comment celle-ci se représente dans chaque récit ? Au cours de notre recherche, nous nous appuierons essentiellement sur l'ouvrage évoqué de Simone Vierre où elle étudie la représentation romanesque de l'initiation et ses différentes étapes. L'étude de ces dernières à travers les deux romans nous amène à attribuer trois fonctions principales au voyage physique : la fonction séparationnelle, la fonction mortelle et la fonction évolutionnelle. Dans la suite de ce mémoire, nous analyserons respectivement ces fonctions afin de mieux comprendre le rôle du voyage physique dans le voyage intérieur des personnages.

---

## **PREMIÈRE PARTIE :**

### **Fonction séparationnelle**

Selon les rites initiatiques, le premier pas à franchir par le néophyte, c'est de s'éloigner de son lieu d'origine. Le déplacement géographique est en effet, partie intégrante de la « préparation », première étape de tout parcours initiatique. Dans les deux ouvrages de notre corpus, les héros entament un voyage qui les met à l'écart de leur entourage maternel et les fait entrer dans un univers tout différent de ce qu'ils ont l'habitude de côtoyer. « Le lieu de l'initiation, lieu sacré, doit être aménagé selon des rites précis [...] ; le myste doit être purifié ; enfin, il doit être séparé des profanes, et ce dernier aspect constitue à la fois le terme de la préparation et le début de l'initiation <sup>1</sup> ».

Ainsi, dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, l'auteur pousse son héros vers une île inhabitée où il n'y a aucune trace de civilisation. De même, dans *Désert*, deux espaces enveloppent tour à tour le personnage principal : le milieu urbain et le paysage saharien. Cette dualité illustre bien le contraste entre le « lieu sacré <sup>2</sup> », et le « lieu profane <sup>3</sup> ». Tandis que celui-ci est représenté dans les deux romans par le milieu urbain, celui-là est incarné par l'île et le désert où les néophytes prennent refuge contre les atteintes de la vie moderne. A cet égard, nous sommes amenés à nous demander dans quelles mesures la transformation des personnages dépend-elle des propriétés de ces espaces ? Et comment le déplacement géographique peut rendre les personnages aptes à suivre un parcours initiatique ? Dans la suite de notre étude, nous tentons de répondre à ces questions.

---

<sup>1</sup>Simone Vierre, *Rite, Roman, Initiation*, op. cit., p. 14.

<sup>2</sup>*Ibid.*

<sup>3</sup>*Ibid.*, p. 17.

## I.1. Du lieu profane au lieu sacré

Dans les deux romans étudiés, le voyage permet aux héros de prendre de la distance avec la vie urbaine pour pouvoir se sentir en harmonie avec l'univers au sein de la nature. La dichotomie spatiale nature/ville y représente donc l'opposition entre le lieu profane et le lieu sacré. Mais si les deux romans s'apparentent à cet égard, les voyages de leurs protagonistes ne retracent pas le même parcours initiatique. Tandis que le novice de *Vendredi* suit le schéma classique de l'initiation, partant du lieu profane vers le lieu sacré, l'héroïne de *Désert* sillonne un circuit atypique : d'abord elle quitte le désert pour adopter la vie moderne de la ville et ensuite elle décide de regagner définitivement le sol natal en faisant un second voyage. Ce cheminement inverse amène Lalla à redécouvrir le désert, cette fois consciente du caractère sacré de celui-ci. Cette redécouverte est d'autant plus significative qu'elle est le fruit d'un choix mûrement réfléchi, et ce contrairement à la découverte fortuite de l'île survenant d'un naufrage dans *Vendredi*.

Ce qui est à noter, malgré les particularités mentionnées et la dissemblance des lieux sacrés dans les deux récits, c'est que ces espaces sont chargés de la même valeur d'instigation au changement, du fait de leurs propriétés singulières. Ainsi, chez Le Clézio, le désert est un lieu immense, sans repère et sans nom. Il nous permet de libérer l'esprit de ses limites et aussi des aliénations de la vie moderne : « c'était comme s'il n'y avait pas de noms, ici, comme s'il n'y avait pas de paroles. Le désert lavait tout dans son vent, effaçaient tout<sup>1</sup> ». La vacuité et la sérénité du désert favorisent le recueillement et le dépassement de soi par la contemplation de la nature, ce qui implique « une mise en suspens de l'intellect et un effacement complet du moi [...] »<sup>2</sup>. Pour les gens du désert, il est facile de s'orienter : « ils cheminaient sur les traces invisible<sup>3</sup> ». En effet, la carte du désert est celle du ciel : elle trace « les chemins que doivent parcourir les hommes sur la terre<sup>4</sup> ».

---

<sup>1</sup>Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Désert*, Paris, Gallimard, 1980, p. 12.

<sup>2</sup>Bruno Thibault, *J.M.G. Le Clézio et la Métaphore Exotique*, Amsterdam, Rodopi, 2009, p.104.

<sup>3</sup>Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Désert*, op. cit., p.9.

<sup>4</sup>*Ibid.*, p. 11.

On peut considérer le désert comme l'antithèse de la ville. La richesse du monde des modernes s'oppose à la pauvreté du désert, l'eau y manque et la végétation est rare sur le sol brûlé du soleil. Mais, pour ceux qui savent observer, les nomades jouissent de l'essentiel, de la liberté, de la pureté. Un brin d'herbe, une coccinelle, une fourmi, le vol d'une mouette suffit à Lalla pour qu'elle se sente heureuse. C'est grâce à ces propriétés du désert que Lalla peut acquérir une nouvelle vision : « une vision cosmique et élémentaire<sup>1</sup> ».

Dans *Vendredi* aussi, le rôle de l'île comme le lieu sacré est décisif. Etant considéré comme l'un des lieux privilégiés de l'initiation pour les sociétés primitives et aussi l'un des symboles de « l'au-delà<sup>2</sup> », elle favorise la séparation du néophyte de son lieu maternel. Selon Tournier, l'île représente « l'utopie<sup>3</sup> » de l'homme moderne où celui-ci recherche l'éternité, la tranquillité et en un mot son paradis.

L'île revêt aussi une valeur mythique évoquant « le monde de la Genèse<sup>4</sup> ». La situation de Robinson sur l'île est comparable à celle d'Adam au Paradis : un homme nu, loin de tout signe du monde moderne, se retrouve seul sur « un lieu suspendu entre ciel et enfers dans les limbes en somme<sup>5</sup> » auquel il donne le nom de « l'île de désolation<sup>6</sup> ». Dans son étude sur *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, Bouloumié qualifie l'île d'un espace « ambigu, perçu d'abord comme infernal, où le héros au cours de sa métamorphose apprend à redécouvrir l'Éden<sup>7</sup> ». C'est pourquoi « réduit à vivre sur un îlot de temps, comme sur une île dans l'espace<sup>8</sup> », Robinson tente d'abord de sortir de cette terre « pleine de maléfices<sup>9</sup> » et de « ce paysage d'Apocalypse<sup>10</sup> ». Pour Lalla, désert subit la même métamorphose. Celle-ci commence à partir du moment où la jeune fille découvre l'intention de sa tante pour la marier par force à l'homme riche de la ville. Elle décide alors de quitter son pays d'origine, désormais invivable

---

<sup>1</sup>Bruno Thibault, J.M.G. *Le Clézio et la Métaphore Exotique*, op. cit., p. 104.

<sup>2</sup>Simone Vierre, *Rite, Roman, Initiation*, op. cit., p. 22.

<sup>3</sup>Arlette Bouloumié, *Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*, op. cit., p. 68.

<sup>4</sup>*Ibid.*, p. 69.

<sup>5</sup>Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, op. cit., p. 130.

<sup>6</sup>*Ibid.*, p. 45.

<sup>7</sup>Arlette Bouloumié, *Vendredi ou les limbes du Pacifique de Michel Tournier*, op. cit., p. 68.

<sup>8</sup>Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, op. cit., p. 45.

<sup>9</sup>*Ibid.*, p. 34.

<sup>10</sup>*Ibid.*, p. 30.

pour elle : « plus rien n'est pareil. C'est comme si toutes les choses étaient ternies, usées à force d'être vues <sup>1</sup> ».

La renaissance de Robinson se passe sur l'île, son identité, sa personnalité, sa perception de la solitude et de l'autrui, et plus précisément son existence y éprouvent une série de métamorphoses. Gilles Deleuze présente l'île comme le lieu de recommencement de tout :

D'abord, c'est vrai qu'à partir de l'île déserte ne s'opère pas la création elle-même mais la recreation, non pas le commencement mais le recommencement. Elle est l'origine, mais l'origine seconde. À partir d'elle tout recommence. L'île est le minimum nécessaire à ce recommencement, le matériel survivant de la première origine, le noyau ou l'œuf irradiant qui doit suffire à tout reproduire. Tout ceci suppose évidemment que la formation du monde soit à deux temps, à deux étages, naissance et renaissance, que le second soit aussi nécessaire et essentiel que le premier, donc que le premier soit nécessairement compromis, né pour une reprise et déjà renié dans une catastrophe<sup>2</sup>.

Dans le désert, Lalla donne la naissance à Hawa, elle y vit aussi une renaissance, vu de son harmonie retrouvée avec la nature : « le désert, ce lieu de la nudité, du vide et du silence est également celui de la découverte de soi et de la renaissance <sup>3</sup> ».

Une autre caractéristique des lieux sacrés c'est leur intemporalité. Ces lieux semblent exister hors du temps, contrairement aux lieux profanes où tout dépend de l'heure. Dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, le héros qui avait l'habitude de vivre avec l'horloge, fait un calendrier et une clepsydre. Malgré tout, l'initiation de Robinson ne commence qu'avec l'arrêt de clepsydre<sup>4</sup>. La même intemporalité se constate dans le désert : « le désert est un pays hors du temps, loin de l'histoire des hommes, peut-être un pays où rien ne pouvait apparaître ou mourir, comme s'il était déjà séparé des autres pays, au sommet de l'existence terrestre <sup>5</sup> ». Lalla ne se

---

<sup>1</sup>Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Désert*, op. cit., p. 194.

<sup>2</sup>Gilles Deleuze, *L'île déserte et autres textes*, Paris, Minuit, 2002, p. 16.

<sup>3</sup>Coelho Paulo, *L'Alchimiste* (1988), traduit par Jean Orecchioni, Paris, Anne Carrière, 1994, p. 37.

<sup>4</sup>Simone Vierre, *Rite, Roman, Initiation*, op. cit., p. 121.

<sup>5</sup>Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Désert*, op. cit., p. 11.

---

demande jamais l'heure, pour elle, « le temps semble ne plus exister<sup>1</sup> », elle reste ainsi « sans bouger à regarder le ciel, les pierres, les arbustes, à regarder voler les guêpes et les mouches<sup>2</sup> ».

Au monde sacré s'oppose le monde profane. Le monde moderne représente ce dernier dans ces deux corpus. Dans *Désert*, Lalla découvre la face d'ombre de la ville, après avoir voyagé à Marseille. La ville est qualifiée par les adjectifs de couleur tels que gris, noir, sombre, obscure, même Lalla devient « grise<sup>3</sup> » à Marseille. Tous ces couleurs nous révèlent le malheur et la tristesse qui existent dans le monde moderne. La ville est le lieu froid où « il y a la faim, la peur, la pauvreté froide, comme des vieux habits usés et humides<sup>4</sup> ». Dans la ville, il n'y a que des mendiants, des chiens, des prostituées, ils sont certainement condamnés à mort, comme la destinée de Radicz.

Dans *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, la rupture avec le monde moderne, permet à Robinson de comprendre la médiocrité des hommes civilisés. C'est vrai qu'il essaie d'établir une civilisation dans l'île, mais Vendredi lui montre l'absurdité de cet acte. Au fur et à mesure, Robinson dans son log- book met en question les valeurs de la société moderne. Cette partie constitue « le parcours philosophique<sup>5</sup> » de Robinson. Car celui-ci se pose des questions sur l'existence, l'autrui, l'argent et la sexualité.

La transposition physique des personnages favorise la réalisation d'une autre condition indispensable de l'initiation : celle de l'isolement du novice.

---

<sup>1</sup>*Ibid.*, p. 112.

<sup>2</sup>*Ibid.*, p. 113.

<sup>3</sup>*Ibid.*, p. 268.

<sup>4</sup>*Ibid.*, p. 303.

<sup>5</sup>Fabienne Epinette- Brengues, *Etude sur Michel Tournier, Vendredi ou les limbes du Pacifique*, op. cit., p. 29

## I.2. La solitude : le fruit du voyage physique

La séparation du monde des hommes constitue l'un des préparatifs nécessaires de l'initiation. Cette rupture procure une solitude qui fait avancer les personnages dans leur évolution intérieure. Dans *Le vent Paraclet*, Tournier souligne ainsi les bienfaits de cette mise à l'écart : « cette solitude grandissante est la plaie la plus précieuse de l'homme occidental contemporain <sup>1</sup> ». La solitude constitue la première épreuve à laquelle son personnage, abandonné dans une île inhabitée, doit faire face. Elle le conduit en effet, à la découverte et par la suite, à la création d'un nouveau monde, différent de ce qu'il a déjà vécu.

Tous les romans de Michel Tournier sont des romans de la solitude, qui racontent la perte de l'Autre et la découverte de la faille intime, et ses héros sont tous de grands solitaires, des natures foncièrement duelles et contradictoires, passionnées des dissociations et des oppositions binaires, mais fascinées également par l'unité, tentées et rebutées par l'altérité, recherchant inlassablement la présence et le contact d'autrui, mais incapables d'en gérer la différence <sup>2</sup>.

Dans la solitude absolue de l'île, Robinson éprouve de la tristesse, du désespoir. La question de l'autrui ne cesse de se poser pour Robinson. Il croit que rien n'existe sans autrui et écrit dans son logbook : « Je n'existe qu'en évadant de moi-même vers autrui <sup>3</sup> ». Selon lui, l'existence est liée étroitement à l'autrui. Toutes nos images, nos rêves et nos désirs prennent du sens en présence de l'autrui. C'est pourquoi, Robinson se voit mort au regard de tous ceux qui le connaissent.

Son premier réflexe pour échapper à la solitude, c'est de « se mettre à la recherche des éventuels rescapés du naufrage et des habitants de cette terre <sup>4</sup> ». Ses tentatives étant vouées à l'échec, il prend refuge dans le rêve et des hallucinations. Il s'immerge notamment dans les souvenirs qu'il remémore de sa sœur, morte des années auparavant. De peur de perdre sa raison,

---

<sup>1</sup>Michel Tournier, *Le vent Paraclet*, op. cit., p. 221.

<sup>2</sup>Luciana Penteliuc-Cottosman, « L'écrivain dans le miroir de la littérature ou comment situer Michel Tournier », In *Echo des Études Romanes*, vol. VII, n°1, 2011, p. 97.

<sup>3</sup>Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, op. cit., p. 128.

<sup>4</sup>*Ibid.*, p. 16.

il fait tous ses efforts pour se distancier du monde des rêves. C'est là où il éprouve profondément le besoin d'autrui. Tout contact humain, amical ou hostile, lui s'avère primordial : « Contre l'illusion d'optique, le mirage, l'hallucination, le rêve éveillé, le fantasme, le délire, le trouble de l'audition ... le rempart le plus sûr, c'est notre frère, notre voisin, notre ami ou notre ennemi, mais quelqu'un, grands dieux, quelqu'un ! <sup>1</sup> ».

Malgré tout, Robinson « n'est pas la victime de la solitude, il en est aussi le héros <sup>2</sup> ». En effet, il lutte contre la solitude et parvient à le vaincre et l'appivoiser, il a su « l'aménager et l'élever au niveau d'un art de vivre <sup>3</sup> ». Son isolement lui permet de se pencher sur lui-même et de découvrir ce qu'il n'avait jamais vécu dans sa vie au monde moderne. Gilles Deleuze écrit dans son postface « Michel Tournier et le monde sans autrui <sup>4</sup> », c'est que l'absence d'autrui qui conduit Tournier vers les éléments premiers : l'eau, la terre, l'air et le feu. Il y va jusqu'à une fusion élémentaire, à une suppression du temps. Après avoir subi ces transformations, il apparaît à Robinson que c'est « l'autrui qui emprisonne les êtres et les choses, qui emprisonne le désir, qui emprisonne les éléments dans les limites de la terre <sup>5</sup> ».

Ainsi, attaché, au début du roman, aux valeurs matérielles telles que le capitalisme et le racisme, Robinson est amené à transformer, grâce à la solitude, le regard qu'il porte sur ce monde. Il voit désormais « la brutalité, la haine, la rapacité de ces hommes civilisés et hautement honorables <sup>6</sup> ». Son refus de quitter l'île, lors de l'arrivée du Whitebird, marque le terme d'un processus de métamorphose déclenché et favorisé par son éloignement du milieu urbain.

La solitude est positive lorsqu'elle est recherchée par le personnage et construit ce dernier. C'est de cette solitude que Lalla profite pour se rapprocher des éléments naturels et passer du temps à les contempler. Elle « se couche sur le dos dans le sable des dunes <sup>7</sup> ». Elle observe les insectes et les fourmis. Lalla est toujours à la recherche des chemins nouveaux dans le sable « à se saouler de vent et de mer <sup>8</sup> ». Elle connaît le désert, « elle saurait où elle est, rien

---

<sup>1</sup> *Ibid.*, p. 55.

<sup>2</sup> Michel Tournier, *Le Vent Paraclet*, op. cit., p. 225.

<sup>3</sup> *Ibid.*, p. 226.

<sup>4</sup> Gilles Deleuze, *Logique du sens*, Paris, Minuit, 1969, pp. 356-357.

<sup>5</sup> *Ibid.*, p. 365.

<sup>6</sup> Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique*, op. cit., p. 16.

<sup>7</sup> Jean-Marie Gustave Le Clézio, *Désert*, op. cit., p. 78.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 79.

qu'en touchant la terre avec ses pied nus<sup>1</sup>». Elle est en relation avec la mer qui souvent « l'appelle<sup>2</sup> ». Elle admire la force du vent et le vol de l'épervier.

Sa solitude et le dépouillement de l'espace l'amènent à communiquer avec son passé et ses ancêtres. Sa rencontre avec le personnage fabuleux, Es Ser, qui n'est autre que son aïeul Al Azraq, la rend apte à adopter le regard des hommes bleus : « Lalla voit devant elle comme avec les yeux d'un autre, le grand désert où resplendit la lumière<sup>3</sup> ». C'est donc la solitude qui rend possible la rencontre imaginaire de l'homme bleu qu'« elle attend avec impatience<sup>4</sup> » et c'est l'enthousiasme de retrouver Es Ser qui fait la jeune fille « rester seule au milieu du plateau désert<sup>5</sup> ». La mise à l'écart des hommes restitue en effet à Lalla sa liberté menacée par le mariage arrangé contre son gré. Ainsi, loin de la société, « elle ne ressent plus la fatigue, ni la douleur, mais seulement l'ivresse de cette liberté, au milieu du champ de pierres, dans le silence de la nuit<sup>6</sup> ».

La solitude, toujours considérée comme négative, joue un rôle important dans la recherche de la vérité. Elle ne résulte que du voyage physique et d'une rupture introduite dans le cours normal de la vie permettant à l'homme de reprendre sa liberté pour se pencher sur soi-même. Mais pourrait-on dire que l'autrui joue un rôle dans l'évolution des personnages ?

---

<sup>1</sup>*Ibid.*, p. 76.

<sup>2</sup>*Ibid.*, p. 80.

<sup>3</sup>*Ibid.*, p. 91.

<sup>4</sup>*Ibid.*, p. 201.

<sup>5</sup>*Ibid.*, p. 202.

<sup>6</sup>*Ibid.*, p. 219.

L'autrui laisse un impact incontestable sur la formation de l'identité d'une personne vivant dans une société. L'homme voit le monde avec la perspective de l'autrui. Deleuze parle de cet effet de l'autrui : « le premier effet d'autrui, c'est, autour de chaque objet que je perçois ou de chaque idée que je pense, l'organisation d'un monde marginal, d'un manchon, d'un fond, où d'autres objets, d'autres idées peuvent sortir suivant des lois de transition qui règlent le passage des uns aux autres<sup>1</sup> ».

Robinson croit que sa perception de la réalité est limitée en l'absence d'autrui, car, seul, il ne peut jamais percevoir l'intégralité des choses. Privé du jugement des autres, il ne peut faire confiance à sa propre perception. Cette situation lui semble difficile et paralysante : « les personnages donnent l'échelle et, ce qui importe davantage encore, ils constituent des points de vue possibles qui ajoutent au point de vue réel de l'observateur d'indispensables virtualités. [...] Ma vision de l'île est réduite à elle-même. Ce que je n'en vois pas est un inconnu absolu. Partout où je ne suis pas actuellement règne une nuit insondable<sup>2</sup> ».

Après une période vécue dans la solitude, Robinson comprend que « la perte d'autrui, qu'il l'avait d'abord éprouvée comme un trouble fondamental du monde [...] Mais il découvre (lentement) que c'est plutôt autrui qui troublait le monde<sup>3</sup> ». Sa vision change progressivement sur l'autrui, il croit que sans autrui, il trouve une nouvelle vue plus claire :

Il me semble en un mot que la présence d'autrui – et son introduction inaperçue dans toutes les théories – est une cause grave de confusion et d'obscurité dans la relation du connaissant et du connu. [...] Il y a ainsi deux problèmes de la connaissance, ou plutôt deux connaissances, qu'il importe de distinguer d'un coup d'épée, et que j'aurais sans doute continué à confondre sans le destin extraordinaire qui me donne une vue absolument neuve des choses : la connaissance par autrui et la connaissance par moi-même<sup>4</sup>.

Deleuze explique que « Tournier suppose qu'à travers beaucoup de souffrances Robinson découvre et conquiert une grande Santé, dans la mesure où les choses finissent par s'organiser

---

<sup>1</sup>Gilles Deleuze, *Logique du sens. op. cit.*, p. 354.

<sup>2</sup>Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique, op. cit.*, pp. 53-54.

<sup>3</sup>Gilles Deleuze, *Logique du sens, op. cit.*, p. 362.

<sup>4</sup>Michel Tournier, *Vendredi ou les limbes du Pacifique, op. cit.*, pp. 95-96.